

Des personnages et de l'époque du récit

En ce lundi matin du 18 avril 1667, le soleil qui rayonnait d'un bel éclat sur Paris et sa région n'illustrait-il pas, plus que jamais, le symbole de la royauté ? Sa lumière d'acier, d'un métallique inhabituel, ne portait-elle pas un signe ? Des esprits ésotériques affirmeront qu'une diseuse de bonne aventure aurait pu prédire qu'elle éclairerait les acteurs d'une intrigue étonnante dont les premières pages s'écriraient, ce jour-là, dans l'histoire secrète de la France.

Voyons de près ces acteurs...

Au Château Vieux de Saint-Germain-en-Laye, le roi quittait une chambre du rez-de-chaussée, celle de mademoiselle de La Vallière, de nouveau enceinte de ses œuvres. D'un pas martial, il s'en allait faire ses dévotions dans la Sainte-Chapelle attenante où il demanderait pardon à Dieu pour son infidélité. Sous le regard sévère de son ancêtre Saint Louis, que de pieux observateurs persistaient à reconnaître dans une sculpture de tête en ronde bosse, il donnerait aux courtisans, extasiés, l'exemple d'un merveilleux repentir.

À l'étage, abandonnée aux soins des dames de sa suite, Marie-Thérèse, sa terne épouse, s'exerçait à son art favori, le silence. Songeait-elle à son mari volage ? Souffrait-elle plus de ses frasques que de cette guerre de " Dévolution " qu'il préparait contre sa famille pour une question de dot jamais versée... fallacieux prétexte pour élargir le carré de son pré ? Impossible de le deviner derrière ses traits de marbre. Sa conduite hautaine offrait aux méchantes langues l'occasion de susurrer que l'ancienne infante d'Espagne avait oublié d'apprendre à penser et qu'à la conversation elle préférait une méprisante érucciation. N'aimait-elle pas, en effet, roter au visage des ambassadeurs ? Mais pour l'heure, elle éternuait. Les parfums du printemps affectaient ses royales narines, et ses suivantes espagnoles, celles que l'on n'avait pas renvoyées à Madrid, s'épuisaient à lui fournir force mouchoirs.

Dans le même instant, à deux pas de là, comme tous les lundis, monsieur Colbert préparait ses dossiers pour le conseil des dépêches. Éternel malade, des maux d'estomac chagrinaient son humeur peu sociable que ravivait une mauvaise toux. Il trouva toutefois un sujet de réjouissance : Sa Majesté, dans la journée, avait enfin signé l'ordonnance sur la réforme de la justice, acte de naissance du droit français unique. La bouillie des codes de procédure régionaux ne servira même plus aux cochons ; désormais, on les saignera tous en toute équité, de Toulon à Landerneau.

À la même heure, aux quatre coins de Paris, des personnages capitaux de cette histoire s'apprêtaient à entrer en scène.

Au premier plan de ceux-ci, il faut citer la Mort, mais la constance de son rôle la dispensait de tout préparatifs — sans révéler la suite, elle avait même de l'avance.

Monsieur de Lamoignon, premier président du Parlement, achevait ses prières, agenouillé sur le prie-Dieu de son cabinet privé. Homme de loi, il implorait le Seigneur de lui donner les moyens de pendre les scélérats dont le nombre augmentait plus vite que celui des gibets. La main-d'œuvre ne suivait plus. Janséniste, il sollicitait son céleste appui dans son combat contre les ennemis de la foi, au rang desquels Molière, écrivain sans talent qu'il avait juré de soumettre.

D'un pas ferme et décidé, monsieur de La Reynie, lieutenant général de la police de Paris, se rendait au Grand Châtelet pour mettre de l'ordre dans ses services. Il les dirigeait depuis trois semaines, il ignorait qu'il les conduirait pendant trente ans.

À la cour des Miracles, le mystérieux Grand Coësre, chef suprême de la gueuserie, regardait ses troupes de sans-aveu envahir les rues. Entre lui et La Reynie d'étranges rapports allaient s'établir. Le point d'orgue de leur relation préserverait son énigmatique conclusion pour les siècles des siècles.

Toujours en éruption, le cerveau du duc de Chevreuse — Albert de Luynes pour les intimes —, depuis peu gendre de monsieur Colbert, échafaudait des plans aussi biscornus qu'ambitieux. Il

brûlait de servir, mais tant qu'à faire aux plus hauts postes de l'armée et de la diplomatie ; il était né dans une galaxie difficile à atteindre pour les petits pieds de la modestie.

L'avenir, comptable facétieux de nos actes passés, exaucerait tous ses vœux, mais à sa façon.

Un homme aux bottes rouges s'humectait le visage pour toute toilette et ceignait un baudrier porteur d'une épée au passé taché de sang. Il caressait le dessein de refaire le monde, oublieux que le Tout-Puissant en personne avait échoué dans cette entreprise. Mais que pouvait-on attendre d'un homme dont le cœur battait pour rien ni personne, seulement par habitude ? Certes pas une once de raison.

Comme tous les lundis, madame de Vigier, épouse du procureur, s'apprêtait à monter dans son carrosse qui devait l'amener du Marais à Saint-Denis.

Et à Saint-Denis, précisément, dans une ferme retirée, un jeune gaillard, le torse nu malgré la fraîcheur, s'employait à enfourcher d'énormes ballots de foin. Avec toute la vigueur de son âge, il les balançait du haut du grenier, les aligna dans la grange et, à une cadence ininterrompue, acheva son travail dans la matinée. Il enleva les brindilles qui traînaient, but une longue rasade d'eau au seau du puits et renfila sa chemise "à la Candale", seul reste des folies dépensières qu'il avait faites, quelques mois plus tôt, à son arrivée à Paris. Il ramassa sa besace, se dirigea vers le logis du fermier :

— Maître Dunoyer ! J'ai fini !

Le paysan apparut dans le pourtour de la porte de guingois, obèse, la figure boursouflée, les avant-bras énormes liés dans la graisse à des mains difformes posées sur des hanches flasques :

— Ah ? Tout bien comme il faut ?

— Rangé au carré et balayé. Vous pouvez me payer, je m'en vais.

— Attends, je veux vérifier d'abord.

L'énorme bonhomme se déplaça avec peine jusqu'à la grange. Un court instant, ses yeux se posèrent sur la fragile échelle qui menait au grenier, mais la prudence le détourna du périlleux projet d'aller inspecter l'étage. Il se contenta d'examiner la cour avant de rendre son verdict :

— Bien, mon garçon, voilà tes sous.

Il fouilla dans son surtout et en sortit trois sols. Le jeune homme attendit.

— Ben quoi ? demanda le fermier, prends et va-t'en ton chemin.

— Il y a erreur, maître Dunoyer, nous avons convenu de six sols.

L'obèse ricana :

— Ouais ! Mais on avait dit pour une journée ; or, à ce que je vois, ton travail n'a pris qu'une matinée. Je divise donc par deux.

Avec calme, le garçon lui répliqua d'une voix ferme :

— Un marché est un marché. Que j'aie usé du muscle pour aller plus vite ne vous regarde pas ; aussi, je vous conseille de me donner le solde.

— Quoi ! Tu me menaces, chez moi, dans ma ferme ? Tu vas voir un peu comment je traite les impudents de ton espèce !

Le fermier empoigna la longue fourche et la pointa sur le jeune homme qui recula par réflexe.

— Fous le camp, maraud, ou je t'embroche !

— Allez-y, mon joli maître, faites donc.

— Tu veux que j'essaye ?

— Ça ne coûte rien. Mais je parie que privé de force et d'industrie, l'habileté vous manquerait pour piquer une vache dans un couloir.

Rouge de colère, Dunoyer fonça en hurlant sur le railleur. D'un geste précis, le jeune homme l'esquiva en saisissant dans le même temps la hampe de la fourche ; cela fait aussi vite que l'éclair, d'un savant mouvement du pied doublé d'une rotation des épaules, il le déséquilibra. Le gros bonhomme lâcha l'outil en criant de stupeur et, curiosité dans l'étude scientifique du plus lourd que l'air, s'envola comme un pinson pour retomber sur le dos dans un méchant bruit mol.

— Alors, mes six sols ?

À terre, humilié, perclus de douleurs, le fermier ne désarma pas :

— Crève ! T'auras rien !

— J'en doute. Allez, debout !

Les dents de la fourche avaient changé de côté. Dunoyer se releva, le souffle court :

— Je t'en donnerai pas davantage, j'ai plus rien sur moi.

— Ça, je le sais, sinon j'aurais entendu les pièces tinter dans votre poche. Nous allons trouver le complément dans votre somptueux logis.

— Tu chercheras toi-même, compte pas sur moi pour t'aider.

D'un geste sec, le jeune homme lui fit signe d'avancer, ce que Dunoyer fit de mauvaise grâce en maugréant tout son soûl. Ils pénétrèrent dans une pièce repoussante de crasse où flottait une puante odeur de tripes réchauffées. Les murs chaulés — la dernière fois, pour le moins, sous Henri IV — étaient recouverts d'images pieuses jaunies avec l'âge. Le jeune homme les observa avec intérêt.

— Y a pas de sous ici, railla le fermier, tu peux tout retourner la maison.

— Je n'aurai nul besoin de la mettre à sac... Juste une question, maître Dunoyer : vous élevez bien des bœufs et des moutons ?

— Ouais, et après ?

— Pas de culture ?

— Que pour mes bêtes, ça rapporte pas, la terre... L'élevage non plus, d'ailleurs — je te le répète, j'ai pas d'argent, pas de richesse.

Le garçon lui fit une révérence en souriant :

— Je vous remercie de m'avoir dit où vous cachez votre argent, mon bon maître.

— Hein ? Comment ça ? coassa l'autre en bavant d'inquiétude.

Le jeune homme se dirigea d'un pas certain vers le portrait de saint Blaise. Il fixa le fermier dont les yeux de crapaud sortirent tout à coup de leurs orbites, puis il souleva l'image avec délicatesse. Derrière elle se trouvait un morceau de pierre disjoint, enfoncé dans le mur pour boucher le trou que son absence aurait formé. Il l'enleva et découvrit une petite fortune en pièces de toutes valeurs.

— Voleur ! Voleur ! Voleur ! hurla le paysan, saisi tout à coup de tremblements d'une qualité proche de ceux de la danse de Saint-Guy.

— Erreur, maître Dunoyer, je ne vous vole pas, je prends juste les trois sols qui me manquent.

Il compta ostensiblement les pièces :

— Une, deux, trois. Nous sommes quittes.

Le gros homme, malgré sa fureur, ne put s'empêcher de lui demander, ébahi :

— Comment t'as su que c'était là ma cachette ?

— Cartésien, monsieur le prudent : de tous les saints qui couvrent vos murs, je n'ai remarqué qu'un seul protecteur de la paysannerie, saint Blaise, patron des éleveurs. Un dévot de votre poids ne pouvait s'en remettre qu'à lui pour veiller sur sa fortune.

— T'es le diable !

— En tout cas, pas un ange... Serviteur ! j'ai été ravi de vous connaître.

Le jeune homme, après un dernier salut, s'engagea vers la sortie, laissant le fermier à sa colère :

— Je te ferai rechercher ! Tu finiras aux galères !

Ces menaces tombèrent derrière ses chausses ; il savait que Dunoyer se tairait, peu fier d'avoir été rossé chez lui dans des conditions déshonorantes. Et puis, surtout, son avarice lui interdisait de faire savoir qu'il cachait de l'argent chez lui.

Midi sonna, le garçon avait faim. Il hâta le pas vers Paris qu'il apercevait au-delà de la campagne et des terrains de chasse de monsieur de Louvois. À la ville, il trouverait de quoi calmer son appétit, mais Dieu que le clocher de Notre-Dame lui paraissait loin !

Il faut croire que le manque de nourriture lui avait bouché les oreilles puisqu'il n'entendit pas le roulement d'un carrosse lancé à grande allure derrière lui. C'est à la dernière seconde qu'il perçut le bruit des sabots de l'équipage. Il se retourna soudain, vit le cocher tirer comme un forcené sur les rênes pour tenter de l'éviter et prit le parti de trouver son salut en se jetant dans un fossé.